

DOULEURS ET POESIE

Connaissez-vous un remède à une maladie incurable ?

Je sais, ma question n'est pas raisonnable. Un remède pour un mal incurable !

La vérité, c'est qu'après des dizaines d'années d'expérience professionnelle, je n'ai pas réussi à trouver le moyen de soulager certaines douleurs telles que la perte d'un être cher.

Une famille sortie le jour de la fête nationale, symbole de Liberté, Egalité et Fraternité, se rend sur la Promenade des Anglais pour passer un moment de bonheur : le père, la mère, le fils et trois filles dont des jumelles. En une fraction de seconde, sur cette Baie des Anges, cette belle famille éclate définitivement. Une des jumelles vient d'être assassinée laissant le reste de la famille dans un deuil impossible.

Cette famille pensait savourer le spectacle d'un feu d'artifice exceptionnel. Mais cet espoir fut anéanti par un humanoïde illuminé.

Que dire au père qui se culpabilise ? « J'avais pour habitude de marcher à la droite de mes filles, mais ce soir là, je me suis placé entre elles. Si j'avais agis comme d'habitude, Aurélie n'aurait pas été exposée et donc pas écrasée par le camion. C'est de ma faute. »

Comment rassurer la mère qui est en conflit avec sa famille parce que, dit-elle « Ils parlent tous d'Aurélie à l'imparfait. Ils pensent qu'elle est vraiment morte, sous prétexte qu'on l'a enterrée. Pour moi, elle n'est pas morte et je leur interdix de me faire souffrir davantage. »

En effet, elle n'a pas trouvé mieux que le déni pour pouvoir continuer à vivre.

Comment la ramener dans le réel sans la détruire complètement ?

Comment lui faire comprendre qu'elle a perdu à jamais sa fille sous les roues de ce camion impitoyable qui ne lui a laissé que ses baskets pour être identifiée ?

Comment déculpabiliser cette femme, dont les amis et sa propre famille, peut-être d'ailleurs pour réduire leur propre souffrance, lui reprochent d'être sortie ce soir là ?

Je reçois les membres de cette famille, tantôt ensemble, tantôt de façon individuelle.

La dernière fois, Nicolas, le fils, âgé de 17 ans, se plaignait parce que depuis ce drame « son père le traite comme un gamin de 3 ans. S'il sort sans prévenir, ou s'il ne répond pas au téléphone », son père s'énerve, crie et se met à pleurer ».

Ce jeune homme ne peut pas comprendre que toute absence imprévue réveille chez son père la séparation d'avec sa fille et sa perte définitive en accentuant son sentiment de culpabilité.

D'ailleurs, Nicolas avoue lui-même que lorsqu'on lui a appris la mort de sa sœur, lui qui n'avait pas pu les accompagner à cause de sa jambe cassée, a crié et a reproché à ses parents d'être sortis pour admirer ce maudit feu d'artifice.

Pendant les séances, je n'ai rien à dire. Mon silence leur permet peut-être de parler et de verbaliser leur souffrance. Je les écoute. C'est tout ce que je peux faire.

Et, c'est en les écoutant que m'est revenu en mémoire un des plus beaux poèmes de Mowlavi. Je n'ai pas lu toute son œuvre, mais un lien affectif qui remonte à mon enfance me lie à ce grand poète persan du XIII^{ème} siècle dont les poèmes me

procurent une certaine émotion mêlée de nostalgie. Cela me rappelle la voie mélodieuse de mon père qui, au moins une fois par semaine, enchantait la famille et les amis en chantant *Masnavi* de Mowlavi.

*« Ecoute comme le roseau raconte
et se plaint
de la souffrance de la séparation »*

Même si je ne me souviens pas du texte intégral, j'ai gardé en mémoire ce que raconte ce poème.

Un homme se promenait dans les rues de Sarmacande. Il rencontre l'ange de la mort qui le fait trembler de peur par son regard. Il court vers le roi Salomon et le supplie de le faire transporter, grâce à ses pouvoirs, le plus loin possible de ce lieu, afin de le mettre à l'abri. C'est ainsi que le roi Salomon le fait atterrir en Inde. A peine arrivé qu'il tombe nez à nez avec l'ange de la mort.

- *Que me veux-tu ? Lui demande le pauvre homme. Tu m'as déjà lancé ce regard de haine lorsque tu m'as vu à Sarmacande. Même ici, en Inde, je ne suis pas à l'abri ? Tu me poursuis ?*
- *Ce n'était pas un regard de haine que je t'ai lancé, mais un regard d'étonnement. Dieu m'avait ordonné de te prendre la vie en Inde et je te voyais te promener à Sarmacande !*

Je racontais cette histoire à la famille réunie. Elle ne les laissa pas indifférent. Leur regard a pris une autre couleur. Il me semble que pour la première fois ils ont senti que ni le père, ni la mère, ni la grande sœur, encore moins la sœur jumelle et le frère, pas même le 14 juillet et son feu d'artifice, n'étaient responsables de cette tragédie.

Peut-être que l'espace d'un instant, ils ont même oublié cet humanoïde qui a tué en un instant 85 hommes, femmes, vieillards, jeunes et enfants, sans la moindre pitié et blessé des centaines d'autres.

Ils ont goûté à nouveau au plaisir de se prendre dans les bras et s'embrasser.

Je me suis rappelé d'un article que j'avais écrit pour Payam, sous l'inspiration d'un poème de Homa Mirafshar. Le titre en était « Tant que les poètes font des poésies on peut garder espoir en l'avenir ».

Alain SALIMPOUR

Mars 2017

www.alainsalimpour.com